

---

# Les femmes médecins dans le service de santé en France (1914-1918)

---

par

*Françoise Kern-Coquillat\**

Mrs Françoise Kern-Coquillat's thesis entitled *The woman in the health service in France during World War I* insists on the professional or volunteer nurses, the women the "most praised" of that time, the place reserved for the doctors is more reduced, 120 on 800 pages. The first ones, very numerous, known by all, are finally invisible, the over-representation erasing them. The seconds, recently arrived in the profession, at the end of the last century in small number, are forgotten or more exactly ignored. The first part of the thesis titled "the women as we want them" gives the point of view of the male institution. They are made, managed, modeled according to a valuable code (obedience, discretion, uniform, behaviour), stressed by the discipline of the army. The women seem so devoted, but also always subordinate, obedient and most of the time mute. The female doctors seem as out-of-place elements, even improper. The 19th century half-opens the doors of university where pioneers slowly rush into competing directly with the men in their knowledges and their territories. The women doctors are then minimized, depreciated. The representation of these doctors is carefully erased, falsified, so much it disturbs. Ignoring them is denying their power. Little heard, little seen, they remained for a long time forgotten.

## **Introduction – Des femmes médecins ignorées**

Cet essai est tiré de ma thèse de doctorat, intitulée *La femme dans le service de santé en France pendant la Première Guerre Mondiale*<sup>1</sup>. La thèse insiste sur les infirmières professionnelles ou bénévoles, femmes "les plus louangées" de l'époque, la place réservée aux docteurs est, quant à elle, plus réduite. Les premières, très nombreuses, sont en quelque sorte évidentes, connues par tous certes, mais finalement invisibles, la surreprésentation les effaçant. Les secondes, nouvellement arri-

---

\* Agrégée d'histoire, Françoise Kern-Coquillat, née à Lyon, en 1961, est docteure en histoire contemporaine. Spécialisée dans l'histoire de la Première Guerre Mondiale, et plus particulièrement dans le rôle joué par les femmes dans le service de santé, elle a soutenu une thèse intitulée *La Femme dans le service de santé en France pendant la Première Guerre Mondiale*, sous la direction du professeur Frédéric Rousseau, à l'université Paul Valéry 3. Elle est membre du CRID 14-18 (Collectif de Recherche et de Débat International sur la guerre de 1914-1918) et du CDH 14-18 Drôme (Comité Départemental d'Histoire de la guerre de 14-18).

<sup>1</sup> La thèse, sous la direction de Frédéric Rousseau a été soutenue à l'Université Paul Valérie de Montpellier III, en juin 2013.

vées dans la profession, à la fin du siècle dernier, en petit nombre, sont volontairement oubliées ou plus exactement ignorées.

En premier lieu, j'ai traité le point de vue de l'institution masculine<sup>2</sup>. Les soignantes sont fabriquées, cadrées, dirigées, modelées selon un code de valeurs (obéissance, discrétion, uniforme, comportement...), accentué par la discipline de l'armée. Elles apparaissent dévouées et indispensables mais aussi subalternes et la plupart du temps muettes. Les femmes médecins, elles, sont en revanche, des éléments mal venus, voir même incongrus, toujours inquiétants. Tout a été fait alors pour les effacer, les oublier. Qui d'ailleurs aujourd'hui peut citer le nom d'une femme docteur ? Seule Marie Curie s'impose, or elle n'était pas médecin. Augusta Klumpke, Blanche Edwards, Madeleine Pelletier, Nicole Girard-Mangin, Marie Wilbouchewitch-Nageotte, mais aussi les doctresses Tissot-Monod et Collard-Huard, toutes ces femmes exceptionnelles sont tombées dans l'oubli le plus profond.

Ces femmes médecins ne sont pas connues car elles n'ont *pas parlé, pas écrit*. Il n'y a pratiquement aucun journal intime, (mis à part le journal de Madeleine Pelletier<sup>3</sup>) aucun cahier, aucune correspondance, donc pas de témoignage. Les seuls écrits de ces femmes concernent leur spécialité, leur recherche<sup>4</sup>. Inversement, la parole des médecins hommes est pléthorique et protéiforme: articles dans les nombreuses revues médicales, cours et manuels, articles de journaux dans les quotidiens ou hebdomadaires de l'époque. Le médecin est un notable avec un point de vue, un regard sur son temps et sur la société.

Très logiquement aussi, elles sont silencieuses car *trop peu nombreuses* pour faire du bruit. Une poignée de doctresses, sans doute 300 en 1914 face aux 12 000 hommes et aux 110 000 infirmières, soit 2,5 % du total. Chaque nomination de doctresse donnait encore lieu à la publication d'un article dans la presse, montrant ainsi le caractère inhabituel du phénomène.

Elles sont oubliées aussi car il *n'y a pas de place pour elles*. Ici se pose le problème du genre: la place faite à la femme au 19<sup>ème</sup> siècle. L'inégalité des sexes est affirmée, revendiquée, codifiée, légalisée. Une vision naturaliste de la femme fait office de credo. On parle alors de "nature féminine", de "sexe faible". Elle est fragile, nerveuse, sensible, mais aussi discrète, jolie, réservée, son horizon doit être le foyer et la famille. Les femmes, elles-mêmes, adhèrent inconsciemment à cette domination. Elles ont intériorisé leur propre infériorité. Leurs attitudes, leurs prises de parole, le langage de leurs corps va dans le sens de cette soumission.

Elles doivent être aussi moins brillantes que l'homme car le savoir est mâle. Certains s'efforceront de le prouver "scientifiquement": ils vont mesurer la taille de leur crâne, en étudier la forme<sup>5</sup>, peser leur cerveau... Le verdict tombe: la femme

<sup>2</sup> Cette première partie de la thèse s'intitule "le femme telle qu'on la veut: fabrication masculine et institutionnelle".

<sup>3</sup> Journal intime du 24 août 1914 à septembre 1914, bibliothèque Marguerite Durand et roman autobiographique, *La femme vierge*, Paris, Bresse 1933.

<sup>4</sup> Les sujets de thèse sont la migraine, la mamelle et l'allaitement, les yeux, la graisse et les acides gras, la dermatologie....

<sup>5</sup> Succès de la phrénologie et craniologie avec par exemple Cesare Lombroso, Paul Broca...

est limitée “par nature”, elle est physiologiquement inférieure. Son intelligence est limitée, dogmatique “par nature”, capable certes d’enregistrer un enseignement, elle reste incapable de l’élargir. Si pourtant la femme s’avère intelligente “en dépit de tout”, elle représente alors un cas, certains parlent de “monstres”, “d’anormalité des étudiantes”, d’êtres hybrides, pâles reflets de l’homme. Si faible, si diminuée, si imparfaite, *la femme fait alors peur*. Le Savoir médical, technique, scientifique est mâle et doit le rester. Cette femme-là doit être, par conséquent, mise à l’écart, bâillonnée, dominée, car elle concurrence l’homme sur son terrain.

Pendant le conflit, la femme médecin n’apparaît pas car elle n’est pas “en guerre”. La place est occupée par les hommes, la priorité est au combat, donc à l’expérience masculine, celle des femmes apparaît toujours anecdotique. Seules de rares exceptions seront présentes, soit par erreur, soit parce qu’elles ont accepté une déqualification. En 1914, le discours sur l’inaptitude *naturelle* des femmes, sur leur fragilité, continue à se diffuser mais il semble un peu éculé. Le fond du problème n’est pas la déficience supposée des femmes médecins mais bien leur présence. Les femmes se sont introduites dans un domaine exclusivement masculin, la forteresse du savoir et du pouvoir. Pour se protéger, ils vont mettre en place des stratégies d’évitement, de confinement des femmes. Tout est fait alors pour réduire le prestige professionnel de ces dernières. Devenues officiellement médecins<sup>6</sup>, elles doivent maintenant partager honneurs, reconnaissance, prestige et confort matériel. Or pour la femme tout est plus complexe. L’uniforme ne procure pas chez elle prestige, puissance, autorité. La blouse devient objet de séduction, élément de féminité, jamais confirmation de sa science. “Les docteurs en jupon” sont attendrissants, sympathiques, rarement scientifiques, toujours anecdotiques. La femme médecin est certes compréhensive, douce, son confrère est autoritaire, déterminée. Cette sexualisation des rôles est utilisée comme stratégie de dénigrement. En introduisant la matérialité du corps, on dégrade la fonction. La femme médecin est aussi confinée dans des domaines réservés, pédiatrie, gynécologie, dermatologie, médecine scolaire... Un double territoire, un double savoir se définissent, féminin ou masculin, une hiérarchie des prestiges se profile. Elle reste toujours dans l’ombre de son confrère homme. Les femmes médecins vont suivre un parcours tortueux semé d’embûches, tout se complique au féminin. L’homme bénéficie d’un capital confiance *a priori*, la femme doit lutter contre un doute *a priori*, sur le sérieux, la qualité de ses travaux scientifiques. Même Marie Curie est passée par là.

Avec la guerre, l’exclusion de la femme médecin est plus nette encore. La militarisation de la société va l’évincer presque totalement, la femme, n’étant pas prévue, est refoulée du champ guerrier. Chercher des traces de l’existence de ces femmes est un travail de longue haleine, apparenté à une enquête policière, l’archive genrée livrant peu d’indices. La guerre va néanmoins accélérer les choses, la femme étant appelée à faire son devoir et à suppléer l’homme. La question de ses capacités ne se pose plus dans les mêmes termes, l’urgence reformule les interrogations. Elle va devoir se substituer à pieds levés à ses collègues. Peu vont laisser des traces. Une seule Nicole Girard-Mangin s’impose à l’armée un peu par hasard et est une exception. Certaines sont honorées, Légion d’Honneur, médaille de la Re-

---

<sup>6</sup> La lutte pour l’externat puis pour l’internat a été particulièrement âpre.

connaissance de la Nation, mais la plupart sont confinées, écartées. Marie Curie n'entrera pas à l'Académie des Sciences, elles ne seront ni chirurgiennes, ni chef de service. Mais la guerre offre cependant une opportunité en déplaçant les urgences, et certaines sauront s'en saisir. Patience, énergie, pugnacité, intelligence, adaptabilité, détermination, ce ne sont pas des femmes ordinaires. Les plus nombreuses, oubliées, vont rester subalternes, auxiliaires, aides, certaines préféreront dissimuler leur diplôme pour pouvoir travailler, acceptant même de s'engager comme infirmière.

D'un point de vue de genre<sup>7</sup> on peut dire que les hommes ont glorifié l'infirmière et nié la doctoresse. Ils ont idéalisé "l'ange blanc" en imposant "l'image de Marie", une soignante rassurante, protectrice et désexuée, ou en inventant celle de "Vénus", une infirmière cette fois sexualisée, désirable et donc à surveiller. Tout cela se décline, il faut le rappeler, dans un contexte de peur de la dévirilisation, tant les soldats sont affaiblis par des blessures physiques mais aussi psychiques. Une troisième figure, plus en retrait, se fait jour "l'image d'Athéna, la guerrière sage" qui permet d'entrevoir la naissance d'une professionnelle. Mais la représentation de la femme médecin est, quant à elle, soigneusement effacée, falsifiée, minimisée, tant elle dérange. Elle n'a pas sa place et est vue comme un élément perturbateur, inquiétant et concurrentiel.

### **L'effacement constant d'une autre femme : la femme médecin**

On l'a vu l'infirmière disparaît dans un tout : pas de différences de grades, de formation, de statuts. Elle est vue une, une femme dévouée et simplifiée, une femme encadrée et obéissante, une femme voulue et contrôlée. Mais pour la doctoresse, il n'y a pas un consensus dans la façon de la voir, elle est plus ambiguë, plus inquiétante, plus dérangeante. On peut parler à son propos de déni, n'étant pas désirée, elle est donc peu représentée. Quelques femmes ont réussi, à la fin du 19<sup>ème</sup> siècle, à franchir les portes du savoir en accédant, en très petit nombre<sup>8</sup>, à l'internat. Des articles de journaux paraissent quand une femme docteur s'installe tant l'événement est exceptionnel. Mais en revanche les représentations imagées sont aussi rares qu'elles sont pléthoriques pour l'infirmière. La doctoresse, mal venue, mal acceptée, inquiète. Elle est donc niée dans le paysage public, invisible, en quelque sorte.

Quand elle existe, la vérité est toujours falsifiée, caricaturée, voir même ridiculisée. Il faut dire aussi que cette femme médecin n'étant pas prévue, elle n'a pas d'apparence fabriquée, comment l'habiller, comment la reconnaître? On choisit souvent de la calquer sur l'homme. Elle n'est alors qu'une pâle imitation, toujours moins bien que le modèle. La masculiniser permet d'en rire et de s'en moquer.

<sup>7</sup> Dans la deuxième partie de la thèse, "les femmes telles qu'on les voit-Images et représentations".

<sup>8</sup> Cf. première partie. *La femme telle qu'on la veut : Fabrication masculine et institutionnelle*. En 1902, une trentaine de femmes médecins à Paris, une soixantaine en province, c'est-à-dire 0,5 % des praticiens chiffre de Juliette Rennes dans *Le mérite et la nature. Une controverse républicaine: l'accès des femmes aux professions de prestige 1880-1940*, Fayard, Paris 2007.

Mais derrière le rire, se cache aussi l'inquiétude, la femme médecin est un être hybride et dénaturé. Est-ce que l'image de la femme médecin change pendant la guerre. Certaines d'entre elles (mais très peu, moins d'une dizaine) acquièrent de lourdes responsabilités, les voit-on plus et différemment pendant le conflit?

Dans les romans, la femme docteur fait son apparition mais pas pour illustrer le destin de pionnières, de femmes modernes, elle est plutôt perçue comme une créature étrange, isolée, semant le malheur autour d'elle. Le regard porté sur la praticienne est très critique. Elle ne peut vivre une vie de famille normale, car elle ne voit que son ambition propre, c'est un monstre d'égoïsme. Elle est vouée au célibat, menaçant directement leur pays, en participant à la dénatalité. Enfin sa réussite professionnelle est souvent contestée, elle ne peut rivaliser avec son confrère, sur une échelle de valeur, elle est souvent un indicateur de médiocrité.

### 1. Des images rares et falsifiées

Peu nombreuses, les images sont avant tout des caricatures, reproduites dans des séries de cartes postales humoristiques. Deux idées sont mises en avant. La première consiste à masculiniser la femme médecin, elle cherche à imiter l'homme, qui est le modèle idéal. La femme a les mêmes titres universitaires mais à l'évidence n'a pas la carrure d'un médecin. Elle n'est qu'un maigre reflet, plutôt ridicule.

Le **document 1** représente une femme travestie en homme, cette femme, moitié homme, cet homme manqué, fait rire mais inquiète aussi. Cette "femme de l'avenir" inspire-t-elle confiance? Elle est plutôt ridicule avec son haut-de-forme, sa redingote cachant sa poitrine. Le visage est sévère derrière les lorgnon, le chignon, bien que maintenu par le chapeau, laisse entrevoir des mèches, éléments de féminité. Le geste professionnel de la prise du pouls est très visible, mais il s'agit d'un geste simple, ne requérant pas forcément un haut niveau d'étude. C'est une mise en scène illustrant un geste banal, cette femme, déguisée, joue un rôle qui ne lui est pas naturel. Il y a évidemment un regard ironique qui vise à se moquer de cette femme "savante".

On peut comparer la carte postale avec le tableau (**document 2**) de Georges Chicotot<sup>9</sup>. La scène représente une patiente traitée pour un cancer du sein. Il s'agit d'un tableau intitulé *Premiers essais de traitement par rayons X*. On retrouve les mêmes attributs (chapeau, lunettes, attitude) mais là, la technicité, le sérieux sont mis en évidence. N'importe qui ne peut manipuler l'appareil radiologique (on voit l'ampoule radiogène placée dans un tube et contre le mur un meuble avec des voyants de contrôle). De plus le blanc du tablier du praticien et le blanc des draps de la patiente les unissent, la confiance, le talent du médecin sont ainsi mis en avant. Il maîtrise complètement des techniques modernes et sophistiquées, on le voit concentré, il contrôle le temps d'exposition avec sa montre, il incarne l'homme

<sup>9</sup> Georges Chicotot: (1868-1921) Médecin, il débute à l'hôpital Broca et devient chef du laboratoire de radiologie en 1908. Il est aussi le peintre du tableau. Il expose chaque année au Salon des artistes français jusqu'en 1913. Très précis, il s'efforce de dépeindre des scènes de radiologie, science toute nouvelle. Il meurt de radiodermite.

d'avenir. Son haut de forme indique son statut de mandarin respecté. Il va tout faire pour sauver cette femme. Quant à la théorie d'une médecine pour les femmes et par les femmes, le tableau en montre les limites. Il n'y a pas de pudeur ici, la femme se confie totalement au médecin. La valeur de ce médecin est bien soulignée. D'autres peintres, comme Gervex<sup>10</sup>, ont mis à l'honneur les médecins hommes, soignant ou enseignant, leur sérieux, leur compétence, leur aura sont mis en scène.

On peut tout de même nuancer ce portrait flatteur du patron, sûr de lui et de son savoir. Chicotot se représente avec son haut-de-forme, symbole de son pouvoir, il va à l'encontre de toutes les découvertes sur l'asepsie, les médecins de l'époque avaient déjà adopté avec la blouse, le calot blanc. De plus il ne prend aucune protection face aux rayons. Même si les dangers de la radiologie ne sont pas encore complètement connus<sup>11</sup>, il y avait déjà des travaux publiés alertant sur les risques, comme par exemple en 1904, *Moyens de la protection du médecin et des malades contre l'action nocive de nouvelles radiations*, du docteur Antoine Béclère. Peu importe les nuances, pour les gens de l'époque le talent et le savoir des médecins hommes sont reconnus et admis comme un fait inébranlable, quant aux femmes, les représentations ne vont pas dans le sens d'une reconnaissance d'un savoir, d'un aboutissement d'un long combat, mais plutôt dans le sens d'une exception surprenante, à la fois amusante et troublante.

La deuxième idée volontiers véhiculée par les images est celle de la modernité. Ce sont des "femmes de l'avenir" ayant profité de la démocratisation républicaine pour se saisir de nouveaux espaces de liberté, pour briguer de nouvelles professions, dans tous les domaines intellectuels. Les femmes veulent imiter les hommes afin de les égaler sur leurs territoires. La carte postale utilise ce créneau pour multiplier les séries humoristiques déclinant le monde de demain au féminin. L'avocate<sup>12</sup>, qui a percé en même temps que la femme médecin, est aussi une cible des caricaturistes. Comment une femme vouée au silence peut-elle impressionner un prétoire ? Comment peut-elle être confrontée à des crimes odieux ? Une série de cartes postales présente quinze images de cette femme d'avenir. Elle est masculinisée, mais cette fois en portant une robe ! On rajoute parfois un monocle, des livres, des dossiers. Mais elle est ridiculisée car elle est aussi exagérément féminisée, ses mèches de cheveux rebelles sèment le désordre sous la toque, et surtout elle est affublée d'un poupon qui ne la quitte jamais, tel un boulet qu'elle traîne en plein tribunal. Sur le **document 4**, elle dégrafe sa robe, et commence à exhiber sa poitrine pour allaiter "son héritier" : "Plaise au tribunal m'accorder une suspension d'audience de 10 minutes, mon héritier crie la faim". Enfin elle apparaît comme un personnage très ambitieux, indépendant, n'ayant pas peur de concurrencer les

<sup>10</sup> Exemple: *Le docteur Péan enseignant à l'hôpital Saint-Louis sa découverte du pincement des vaisseaux*, appelé aussi *Avant l'opération*, Musée d'Orsay.

<sup>11</sup> Il faut attendre les années vingt pour que des mesures obligatoires de protection soient prises: paravents, cabines doublées de plomb, tabliers, lunettes, gants protecteurs...

<sup>12</sup> La première femme avocate est Jeanne Chauvin, en 1900. En 1897, elle se présente, avec tous ses diplômes, à la Cour d'appel de Paris pour prêter le serment d'avocat, mais on lui refuse l'entrée, au motif que la loi n'autorise pas les femmes à exercer la profession d'avocat. En 1900, une loi autorise aux femmes à accéder au barreau et surtout à pouvoir plaider.

hommes sur leur propre terrain, comme nous le révèlent les légendes parfois assez longues qui accompagnent les dessins.

On nous reproche de ne pas rester dans notre rôle de mère de famille! Mais, pour devenir mère de famille, il faut trouver un mari; qui épouse maintenant une fille sans dot? Les hommes qui se marient cherchent une dot, d'abord, et pour l'avoir grosse ils prendraient une idiote ou une affreuse guenon<sup>13</sup>.

Aussi, pour être mère de famille faut-il trouver d'abord la fortune, et la profession d'avocat est sans doute indiquée, car elle conduit à tout. Dans ce pays qui se contente de mots et de phrases sonores, je puis devenir conseiller municipal, député, ministre de la justice, de la marine, du commerce ou de la guerre indifféremment.

Les cartes postales illustrent plusieurs thèmes. Celui de la femme indépendante, issue d'un milieu intermédiaire, qui a besoin de travailler pour gagner sa vie, ce n'est plus le mari qui l'entretient. Celui de l'ambition des femmes, elles se sont emparées du savoir, du pouvoir des mots, domaines jusque-là réservés aux hommes, et leur appétit semble insatiable. Enfin celui du genre, la femme derrière la robe de l'avocat reste une femme, qui n'hésite pas à allaiter son bébé en plein tribunal, affichant à la fois son impudeur et sa dépendance. Mais la féminisation des métiers peut aller beaucoup plus loin dans le grotesque. Ainsi la série, composée de vingt "femmes de l'avenir", présente une palette de professions où la femme est ridiculisée. Toujours travestie, elle prend des poses lascives, le caractère érotique de certaines images est très prononcé. L'imprimeur Albert Bergeret<sup>14</sup>, pour faire face à la menace d'une société entièrement féminisée, présente différents modèles de profession. Il a une prédilection pour l'armée, fermée aux femmes, en inventant le conscrit, le zouave, le sous-off, le sous-lieutenant, le pompier, le petit-tambour, le général, le maître d'armes, le gendarme. Mais il imagine aussi le garde-champêtre, le rupin, le cocher, le jockey, le marin, l'avocat, l'étudiant, et aussi le maire, le député, le journaliste. Le parti pris de l'éditeur n'est pas le combat féministe, mais un exutoire aux fantasmes masculins. Les femmes sont vues parfois engoncées dans leur habit d'homme, voulant imiter la prestance de leur homologue masculin. On rajoute des symboles genrés: monocle, canne, verre de vin, dossier, journal mais aussi des cravaches, des fouets... Mais la femme ne peut ensevelir complètement sa féminité, on devine la poitrine, la chevelure est très visible. Cependant la plupart du temps les femmes sont dans des tenues plus légères, révélant un univers masculin précis. Quatre éléments sont présents systématiquement: le corset révélant une taille de guêpe et mettant en valeur "la croupe", les bras totalement dénudés, une poitrine ouverte, et enfin un air coquin, provocateur et vulgaire.

La femme est aussi représentée sous les traits de l'étudiant ou de l'étudiante. L'utilisation du masculin ou du féminin n'est pas anodin. Le mot, étudiante, inventé au 19<sup>ème</sup> siècle<sup>15</sup> n'a pas la même signification qu'au masculin, il faut attendre le

<sup>13</sup> Carte postale n° 5 intitulée: *La femme avocat: sa plaidoirie pro domo*.

<sup>14</sup> Albert Bergeret, 1859-1932, est imprimeur de cartes postales à Nancy. Formé aux techniques de l'imprimerie et à la phototypie, il s'installe à son compte en 1898 et fonde les *Imprimeries A. Bergeret & Cie*. Il produit 25 millions de cartes postales en 1900, 75 millions en 1903.

<sup>15</sup> Lecuyer Carole, *Une nouvelle figure de la jeune fille sous la IIIe République: l'étudiante*, in "CLIO. Histoire, femmes et sociétés", 4, 1996.

début du 20<sup>ème</sup> siècle pour qu'il change de sens. On commence d'ailleurs à parler "d'étudiant féminin" pour les distinguer des étudiantes, celles qui n'étudient pas, les grisettes, mais qui sont la compagne des étudiants. Sur le **document 7** "l'étudiant" au masculin signifie donc une femme qui étudie. On la reconnaît à plusieurs symboles: la faluche, le béret de velours noir, la pile de livres sous le bras, le costume qui rappelle le veston de l'homme. Mais à côté de ces symboles, la jeune fille offre un visage beaucoup plus coquin. Elle a un sourire espiègle, elle se tient bien droite, la poitrine dressée, elle regarde crânement l'objectif et elle fume, les lèvres légèrement entr'ouvertes. L'image de l'étudiant sérieux et réfléchi est gommée par ces connotations grivoises. Le symbole de la cigarette fait référence aux "femmes de mauvaise vie". Au début du 20<sup>ème</sup> siècle on n'a pas encore complètement accepté l'idée qu'une jeune femme puisse étudier, l'aspect érotique prend clairement le dessus.

La deuxième carte postale (**document 8**) présente semble-t-il un aspect différent. Elle est intitulée *Doctoresse - l'Etudiante*. C'est une série de dix cartes postales, éditée en 1902. L'étudiante est sans guillemet, le sens du mot a progressé. On admet sa naissance, là encore des symboles vestimentaires permettent son identification: sur la longue robe noire, on distingue un tablier blanc et elle porte la faluche, signe distinctif des étudiants. La jeune femme est sérieuse, bien droite, l'air dubitatif, elle réfléchit à son avenir. Elle affirme: "Je serai le médecin des femmes. Combien de jeunes filles ne se soignent que lorsqu'il est trop tard, par honte de se faire examiner par un homme; Venez à moi mes sœurs".

La femme offre donc ici des gages de sérieux, on s'est éloigné de la gauloiserie, l'érotisme est bridé, et la femme admet des limites, elle se confine aux soins des femmes. Cependant quand on étudie les autres cartes postales de cette série<sup>16</sup>, certains modèles portent plus à caution. L'un d'eux montre la même jeune fille, cette fois assise, les jambes croisées, dans une position beaucoup plus décontractée, voire lascive, en train d'allumer une cigarette, les yeux plissées tout en souriant. La légende proclame "Je serai le médecin des hommes aussi".

La femme médecin offre donc le champ à un catalogue de situation ridicule. Elle n'est pas crédible, on souligne son incompetence, on est loin du sérieux du professeur Chicotot, du professeur Charcot. La femme est maintenue en état d'infériorité intellectuelle. D'autre part, elle apporte une touche de vulgarité par son sexe, soit elle est masculinisée, et donc ridicule, soit elle est érotisée outrancièrement, dépendante de son sexe et de ses pulsions. Le regard porté sur elle est grivois.

## 2. Démonstration scientifique de l'infériorité féminine

Les femmes médecins vont donner lieu à une abondante littérature mais aussi à une profusion d'articles ou d'ouvrages d'universitaires, de scientifiques variés ten-

<sup>16</sup> *Contact Santé*, n° 233, "La santé en tous genres, Je, tu, il(s), elle(s),...se conjuguent" - 2012 - "Je serai le médecin des hommes aussi", Juliette Rennes, *Le mérite et la nature*, Fayard, Paris 2007, pp. 60-61.



dant à démontrer que leur existence est une aberration et doit donc rester exceptionnelle. Quand on connaît le pourcentage des étudiantes en médecine (4 %) ou le nombre de femmes médecins françaises reçues à Paris entre 1870 et 1900, moins d'une trentaine, chiffres dérisoires, on peut être surpris par le foisonnement des écrits d'homme dénonçant le danger de l'intrusion des femmes en médecine. Il peut s'expliquer par un faisceau de raisons: la force de l'habitude, la mauvaise foi et les préjugés, le mépris, le manque d'intelligence, la peur. Tous les comportements sont présents, cela va de la simple inquiétude en passant par le mépris jusqu'à une profonde hostilité. Ces articles ou ces ouvrages parus dans des revues spécialisées ("Journal des Praticiens", "la Médecine moderne", "l'Union médicale"), vont être repris et débattus abondamment dans des journaux à plus large public ("l'Illustration", "l'Excelsior"...).

La première attaque porte sur l'infériorité physique des femmes, certains parlent même d'infirmité. Le docteur Charles Fiessinger<sup>17</sup> a sans doute été le plus complet des contempteurs de la femme. Son article, intitulé *L'inaptitude médicale des femmes*<sup>18</sup>, est la meilleure démonstration, le condensé le plus complet de l'incapacité de la femme à exercer la médecine: "Ces confrères en jupon ne me semblaient pas préparés par leur sexe à bien tenir les fonctions de praticien". Le problème est donc posé d'entrée. L'auteur va lister toute une série de handicaps, d'infirmités qui caractérisent la doctoresse.

La forme d'esprit qui est leur, les traits de caractères par où elles se distinguent impriment en elles des dispositions toutes différentes de celles dont elles devraient être munies pour être en droit d'aborder notre carrière avec quelque chance de succès. Je laisse de côté l'infirmité physique, c'est là une autre entrave et non des moindres; indisposée plusieurs jours par mois, délicate et fragile, le reste du temps, comment armée de la sorte, la femme médecin peut-elle se croire en tenue de combat ?

Des raisons mentales et physiques sautent aux yeux. On peut noter l'utilisation du possessif "notre carrière", le docteur Fiessinger défend une chasse gardée, un domaine réservé aux hommes. De même, on relève l'utilisation d'un champ lexical guerrier, là encore domaine propre aux hommes: "armée de la sorte, en tenue de combat" plus loin il reprend cette idée de "lutte", elles vont devoir "se jeter dans la grande mêlée".

Il insiste sur la faiblesse physique de la femme qu'il nomme "infirmité physique", ou "infirmité naturelle" qui est "par la force des choses" inévitable. Cette thèse de la faiblesse du corps est reprise par d'autres médecins. Les règles l'immobilisent plusieurs jours et la rendent nerveuse, instable. La grossesse est vue comme un véritable handicap. "Et quand elles seront enceintes comment s'approcheront-elles de leurs malades avec leur gros ventre"<sup>19</sup>. Même Marie Curie a été taxée de "malade des nerfs" (alors qu'elle souffrait de radiodermite). Fiessinger fait la liste des inaptitudes de la femme: "infirmité physique, manque de sang-

<sup>17</sup> Charles Fiessinger fut le rédacteur en chef du "Journal des Praticiens".

<sup>18</sup> Docteur Charles Fiessinger, *L'inaptitude médicale de la femme*, "La médecine moderne", 11, Février 1900.

<sup>19</sup> Gustave-Antoine Richelot, *La femme médecin*, E.Dentu, Paris, 1875. Richelot fut le rédacteur de "l'Union Médicale". Il est né en 1806 et mort en 1893.

froid, excès de sensibilité, sensibilité imparfaitement pondéré”. Par conséquent la femme, de par sa faiblesse, doit être ménagée, avoir des moments de repos, pour une “vie molle et sédentaire”, il lui faut la protection de la famille, de la maison. Le sexe féminin doit être confiné, clos, possédé.

Le deuxième thème est cette fois la déficience intellectuelle qui ne pourra faire de la femme qu’une “thérapeute médiocre”. Malgré tous ses efforts, elle sera toujours limitée, les explications se veulent scientifiques. “La femme a de la mémoire, elle apprend par cœur mais elle est incapable de produire, de combiner, de créer”<sup>20</sup>. “Pour être médecin, il faut avoir une intelligence ouverte et prompte, une instruction solide et variée, un caractère sérieux et ferme, un grand sang-froid, un mélange de bonté et d’énergie, un empire complet sur toutes ses sensations, une vigueur morale, et au besoin, une force musculaire. [...] Ne sont-elles pas au contraire de la nature féminine”<sup>21</sup>.

Le médecin, pour donner plus de valeur à son point de vue, commence par prouver le sérieux de ces femmes, il reconnaît leur labeur pour mieux les critiquer ensuite. Il insiste aussi sur les qualités dites naturelles de la femme pour mieux limiter leur rôle. Ainsi elles sont “douces, compatissantes, aimantes”, de plus elles rassurent les femmes et les enfants. Il reconnaît qu’elles peuvent “rendre des services”. Il démontre que ce sont d’excellentes auxiliaires: “Il ne s’agit là que de s’entendre; à quels rôles ces qualités s’adaptent-elles le plus heureusement? A celui de médecin ou de garde-malade? Etant donnée la pente connue du cerveau féminin, la réponse n’est pas douteuse. Une doctoresse dans la clientèle, ne sera jamais qu’une excellente garde-malade”.

Elle peut donc être une bonne assistante. L’infirmière est une belle image de ces femmes dévouées et curieuses, les qualités féminines de douceur, de compassion lui sont alors très utiles, *a contrario* la femme médecin apparaît toujours médiocre, dépourvue des qualités “viriles” qui sont indispensables pour faire un bon praticien. Pire que cela certaines qualités pour les femmes, notamment pour les infirmières, deviennent des défauts pour les femmes médecins: les “qualités de dévouement, d’abnégation, de sacrifice dans le cercle de la famille deviennent au contraire défauts et des plus grands dans une carrière”, la femme est dénuée de fermeté, d’initiative. La femme est aussi limitée, bornée: “elle s’est réservée son domaine; les maladies des femmes et des enfants, elle ne sort guère de là” et est “renfermée dans ce cercle”, plus loin il la qualifie de “bornée”.

Pour Fiessinger, c’est l’époque qui est responsable de ces “chimères” que représente l’arrivée des femmes en médecine. Il évoque le “chaos d’idées”, “les chimères, les utopies, les erreurs”, “les aberrations”, tout cela éclot dans les sociétés industrielles. “La femme doctoresse est une de ces herbes folles qui ont envahi la flore de la société moderne”<sup>22</sup>.

---

<sup>20</sup> Docteur Charles Fiessinger, *L’inaptitude médicale de la femme*, “La médecine moderne”, n. 11, Février 1900.

<sup>21</sup> Gustave-Antoine Richelot, *La femme médecin* cit.

<sup>22</sup> Docteur Charles Fiessinger, *L’inaptitude médicale de la femme*, “La médecine moderne”, n. 11, Février 1900.

Puis le discours se fait plus méprisant, plus méchant, la femme est finalement peu intelligente, naïve. “Très innocemment elle s’est imaginée qu’ouvrir des livres et disséquer des cadavres allait lui créer un cerveau nouveau. Vous serez une érudite, madame, je n’en disconviens pas; pour médecin, souffrez que j’apporte mes réserves”. L’auteur évoque alors une série de défauts, propre à la femme; “Je ne parle pas de votre excès de sensibilité. Incapable de maîtriser le jugement qui sort de votre lèvre; le sang-froid [...], la décision, l’audace en face d’un danger pressant [...] font défaut aux femmes. Le tempérament de sensibilité imparfaitement pondérée qui est le vôtre, vous interdit le calme indispensable à la pratique médicale”. Il rajoute que “de par sa forme d’intelligence une femme est incapable de soigner les malades, j’entends les soigner comme médecin en chef et non pas seulement en sous-aide”.

Il accorde un paragraphe aux recherches faites par les femmes en pathologie notamment. Il donne alors libre court à ses encouragements! “Je rends justice à cet effort méritoire de leur part qui a été parfois suivi de succès”. Il évoque cependant une “réussite partielle” et explique les limites du procédé intellectuel qui les ont motivées. Il montre qu’il s’agit d’une simple analyse: “L’analyse, toute pure, l’analyse précise, minutieuse, clairvoyante; celle qui, transportée dans le monde, permet à une femme de dévisager une de ses pareilles et la renseigne sur le défaut de toilette et le vice de couture qu’elle remarque du premier coup d’œil sur la robe d’une rivale”.

Il poursuit en expliquant qu’elle “observe, recueille des faits comme un honnête et patient ouvrier amasserait les matériaux dans une carrière [...]” comme l’ouvrier incapable de réfléchir par lui-même mais besogneux une fois l’ordre donné, la doctoresse a de “la bonne volonté, de l’ardeur à la tâche” mais il lui manque “la conception d’ensemble qui plane de haut [...]”;

La femme de génie, scientifiquement parlant, n’existe pas: elle n’existera probablement jamais, puisque, depuis que le monde est civilisé, de toutes les branches d’activité où elle s’est exercée, qu’elle se soit tournée vers les lettres ou les arts, jamais elle n’a retiré pour elle le rayon de gloire brillant au front de ceux qui ont ajouté un nouveau moule ou creusé un nouveau sillon à la pensée humaine. Il en sera de la femme médecin comme de la femme artiste ou poète: en posture honorable au deuxième et troisième rang, il lui sera probablement bien difficile d’atteindre jamais le premier.

Mais cette inaptitude de la femme, à embrasser l’ensemble des difficultés, n’est pas un problème majeur en pathologie, en effet “la pathologie fragmente; elle relate les maladies des organes; le cerveau de la femme est propre à cette étude”. Mais il y a un réel danger pour la thérapeutique, qui elle “reconstruit”. “Analytique, la pathologie. Synthétique, la thérapeutique. La vision d’un médecin digne de ce nom devra discerner ces deux formes d’activité mentale [...]”.

Rebelle aux conceptions synthétiques, on voit la difficulté pour la femme de devenir un praticien au vrai sens du mot. La femme par la force des choses, en vertu de son infinité naturelle, ne peut être qu’un thérapeute médiocre. Elle terminera peut-être d’excellentes études, posera un diagnostic convenable, trouvera quelques signes nouveaux à une maladie, mais n’ira pas plus loin.

Le médecin Fiessinger finit sa démonstration en déclarant:

J'ai été assez aimable pour les femmes, celles qui consentent à se tenir dans la sphère aimante et douce qui leur est attribuée par leur sexe, pour qu'il me soit permis, à celles qui s'égareront dans des études où elles sont inaptes, de leur montrer qu'elles font fausse voie et qu'il ne dépend pas de leur volonté de se créer un cerveau de praticien.

La démonstration est claire, la femme ne dérange pas quand elle est infirmière, "sous-aide", "auxiliaire", "ouvrier", "garde-malade", au "deuxième ou au troisième rang". On est alors dans l'ordre des choses. Fiessinger rétrécit tout ce qui est féminin. L'intelligence, les connaissances, le regard, la force, l'envie, tout est à un cran en-dessous de l'homme, il la confine d'ailleurs à l'univers du foyer, encadré entre quatre murs, gérant la cuisine et la couture.

Le troisième thème, très présent dans le discours de l'époque, est que la femme peut être un ferment de trouble, un élément déstabilisateur de la société. Les réformes, que la France est en train de vivre, entraînent une dénaturer de la femme. Charcot déclare que ces femmes ont des prétentions exorbitantes "car elles sont contraires à la nature même des choses, elles sont contraires à l'esthétique"<sup>23</sup>. En effet, elle abandonne ses qualités pour devenir un être différent, inquiétant, qui a renoncé à sa féminité, pour devenir une créature androgyne. Apparaît alors une femme anormale, une sorte de monstre. Charles Turgeon<sup>24</sup>, en 1902, parle d'un demi-homme. C'est une sorte d'être manqué, incomplet, défectueux. Lucas-Championnaire reprend cet argument de poids pour demander l'exclusion des femmes des études de médecine:

Les journaux de médecine s'escriment à l'envi au sujet de la femme-médecin [...]. Tout en étant d'avis, comme la plupart de nos confrères, que les femmes ne doivent pas exercer la profession médicale; nous avons d'autres raisons. On dit les femmes incapables d'études répugnantes et pénibles qui nous sont imposées; leur sensibilité plus grande les en écarte et leur intelligence ne serait pas assez vaste [...]. Cela n'est pas juste, car l'expérience est faite. [...] Quelle objection nous reste donc ? La seule vraiment grave. [...] l'exercice de la profession est absolument incompatible avec sa vie de femme.

La femme-médecin renoncera au mariage, soit ! Elle fera taire son cœur, ses sens [...] étouffant tous ses instincts [...] elle parviendra à faire d'elle-même un être qui ne sera plus une femme [...] l'être moral aura subi une transformation absolue [...]. Restera l'être physique.

La femme ne peut prétendre à parcourir sérieusement la carrière médicale [...] qu'à la condition de cesser d'être une femme: de par les lois physiologiques, la femme médecin est un être douteux, hermaphrodite ou sans sexe, en tout cas un monstre. Libre maintenant à celles que tentera cette distinction de chercher à l'acquiescer<sup>25</sup>.

Cette femme suscite la méfiance, car elle ne remplit plus son rôle "naturel" de gardienne du foyer. "La femme doit rester à son foyer et soigner ses enfants". Dans "la gazette des hôpitaux" le professeur Montanier déclare: "La nature, quoiqu'en disent certaines femmes et esprits forts, a tracé à la femme son rôle et le lui impose

<sup>23</sup> Dr. E. M. Mesnard, *Miss Elisabeth Blackwell et les femmes médecins*, Bordeaux 1899.

<sup>24</sup> Charles Turgeon: professeur d'économie politique à la Faculté de droit de Rennes, a rédigé un livre de 1.000 pages sur *Le féminisme français. L'émancipation individuelle et sociale de la France*, I. La-rose, Paris 1902, 2 volumes.

<sup>25</sup> Just Lucas-Championnaire, dans "Journal de Médecine et de chirurgie pratique", art. n° 9997, juin 1875.

forcément. Elle est surtout destinée à être épouse, mère, et à vivre dans l'intérieur, s'occupant exclusivement du ménage et de la famille"<sup>26</sup>.

Il rajoute: "Pour faire une femme médecin, il faut lui faire perdre la sensibilité, la timidité, la pudeur, l'endurcir par la vue des choses les plus horribles et les plus effrayantes. Lorsque la femme en serait arrivée là, je le demande, que resterait-il de la femme? Un être qui ne serait ni une jeune fille, ni une épouse, ni une mère"<sup>27</sup>.

Cette image de la femme au foyer, invisible et silencieuse<sup>28</sup>, rassure et est d'ailleurs partagée par beaucoup, femmes et hommes. Renoncer à ce rôle, c'est mettre en danger la famille. La "nature" a créé un monde immuable, la femme doit faire des enfants, rester dans son domaine la famille, ne pas chercher à égaler l'homme et ne "*pas se bourrer de sciences*". L'Eglise martèle ce message depuis des siècles: "Que les femmes demeurent en silence et dans une entière soumission lorsqu'on les instruit. Je ne permets pas aux femmes d'enseigner, ni de prendre autorité sur leurs maris"<sup>29</sup>.

En 1897 un article de la revue *Splendeurs et misère des praticiens* fait appel au sens moral des femmes. Le titre et le sous-titre sont très évocateurs :

Femmes, renoncez à des études répugnantes. Il y a 15.000 praticiens qui luttent désespérément pour ne pas laisser leur famille dans la misère.

Les doctresses, il y en a de plus en plus, et même des méritantes, mais jusqu'ici, même apportant au chevet des enfants malades une infinie tendresse, elles ne sont pas arrivées à se créer une notoriété spéciale, malgré le bruyant mouvement féministe qui pousse les femmes à sortir de sa sphère, tend à leur faire abandonner la route où elle a cheminé jusqu'à ce jour, entourée de notre respect et de nos soins.

Qu'advierait la famille, la société, la patrie si ces dames ne veulent plus faire d'enfants, si la mode et la vanité les poussent à se bourrer de sciences, qu'elles ont souvent bien de la peine à digérer, si elles renoncent à la tâche primordiale pour laquelle elles ont été créées, afin de s'exhausser jusqu'à l'homme et à devenir ses égales!<sup>30</sup>.

Tout changement est vécu comme un danger, un désordre potentiel. Ces femmes dérangent incontestablement l'ordre établi, le docteur Richelot, vice-président de la Société de Médecine de Paris déclare dans "l'Union Médicale" en 1875, que l'arrivée des femmes-médecins est "une déplorable tendance". Introduire des femmes en médecine est une sorte d'erreur de l'époque, une anomalie, une chimère, elle est une intruse dans un ordre masculin. La femme, en délaissant le foyer, entre "dans l'espace public de la Cité, du travail"<sup>31</sup>, elle abandonne par ailleurs ses enfants. Le péril malthusien, renforcé par la guerre est très présent. Elle met donc en danger la Patrie. Plus que cela, en voulant devenir l'égale de l'homme, elle le malme, le concurrence. Un ami médecin de la famille Brès avertit Madeleine: "Ne vous faites pas médecin! Faites-vous sage-femme, pianiste, institutrice. Que de-

<sup>26</sup> Professeur Henri Montanier, Article *Médecins (femmes)* dans le *Dictionnaire encyclopédique des sciences Médicales*, Masson, Paris 1864.

<sup>27</sup> *Id.*, "Gazette des hôpitaux", 21 mars 1868.

<sup>28</sup> Michelle Perrot, *Mon histoire des femmes*, Ed. du Seuil, Points histoire, Paris 2006, p. 16.

<sup>29</sup> Premier épître de Paul à Timothée.

<sup>30</sup> *Femmes, renoncez à des études répugnantes*, dans "Splendeurs et misères des praticiens", 1897.

<sup>31</sup> Michelle Perrot, *Mon histoire des femmes*, cit., p. 15.

viendrions-nous, grand Dieu, si vous vous mettez à faire de la médecine! Les femmes iront chez vous et nous prendra la meilleure partie de notre clientèle”.

Georges Duhamel dans *La pierre d'Horeb* (1926) est rempli “de vergogne et de colère” face à la concurrence des femmes-médecins: “En elle je distinguais déjà des condisciples, des concurrents. Me vint tout de suite l'idée qu'il faudrait les vaincre deux fois, que les prendre dans ses bras ne suffirait pas, qu'il importait, aussi, de les soumettre d'autre façon”<sup>32</sup>.

Ce dernier argument est intéressant car il contredit l'idée d'une femme médiocre, en effet pourquoi tant d'inquiétude si les doctoresses sont si peu douées? Colette Yver, dans ses romans dits féministes, démontre que les femmes médecins sont plus motivées, plus féroces que les hommes car le chemin pour réussir est plus difficile. “Ce qui est bon pour l'homme n'est pas bon pour la femme” est un argument pour refuser les femmes à l'externat.

Dernier argument, la femme est souvent présentée comme un être étrange à la sexualité débridée et incontrôlable et mystérieuse. La femme a du mal à se contrôler, elle oscille entre avidité et frigidité, elle est souvent hystérique. L'hystérie est alors définie comme la maladie du sexe féminin, dépendante de ses “fureurs utérines”, elle devient quasiment folle. On définit des maladies spécifiquement féminines, qui renforcent l'idée d'un être fragile.

### 3. Dans les romans, un personnage inquiétant, semant le malheur

Dans les romans, une fois de plus, le personnage de l'infirmière est plus présent que celui de la femme médecin. Il n'existe pas de roman, écrit pendant la guerre, mettant en jeu une doctoresse. Ce sont des ouvrages d'avant-guerre et le plus surprenant c'est que leurs auteurs sont toutes des femmes, même si l'une d'entre elles utilise un pseudonyme masculin. Les femmes, dépeintes dans un contexte de paix, sont toutes intelligentes, sans doute d'une intelligence supérieure à la moyenne mais leur vie n'est jamais heureuse. Les femmes trop savantes font peur, elles dérangent et sont une menace pour elles-mêmes et pour le reste de la société.

L'auteure, qui a mis en scène le plus de femmes médecins et d'intellectuelles, est Colette Yver<sup>33</sup>, avec par exemple *Princesses de science*<sup>34</sup>, *les Cervelines*<sup>35</sup>, *les*

<sup>32</sup> Georges Duhamel, *La pierre d'Horeb*, Mercure de France, Paris 1926.

<sup>33</sup> Colette Yver, née Antoinette de Bergevin en 1874 à Segré et morte en 1953 à Rouen, est une écrivaine catholique. Elle est parfois qualifiée de féministe (dans toutes les notices biographiques), ce qui est à nuancer aujourd'hui. Elle traite très souvent de la place des femmes dans la société: *Princesses de science*, 1907, *Les Cervelines* 1908, *Les Dames du Palais*, 1910, *Dans le jardin du féminisme*, 1920, *La Bergerie*, 1928, *Femmes d'aujourd'hui*, 1929, *Le Vote des femmes*, 1932 [...]. En 1907, elle reçoit le prix Femina pour *Princesses de science* et en 1913 elle entre au jury du prix Femina dont elle sera la doyenne jusqu'en 1951. Ses livres sont tous emprunts de morale chrétienne. Son éditeur est Mégard à Rouen pour la Bibliothèque morale de la jeunesse, puis elle prendra Calmann-Lévy. Elle démontre les difficultés rencontrées par les femmes pour concilier vie familiale et carrière, mais elle conclue toujours que la meilleure place pour la femme est au sein du foyer plutôt que dans le domaine public.

<sup>34</sup> Ead., *Princesses de science*, Calmann-Lévy, Paris 1907, p. 256.

<sup>35</sup> Ead., *Les Cervelines*, La Renaissance du livre, collection *In Extenso*, Paris 1903, p. 80.

*Dames du palais.* Elle est considérée comme une écrivaine féministe (par exemple, c'est ainsi qu'elle est présentée dans sa biographie du jury du prix Femina-Vie heureuse), pourtant Colette Yver est claire, elle affirme dans une interview publiée dans "le Temps"<sup>36</sup> en 1911:

Je ne suis pas du tout féministe! [...] Mes romans tiennent toujours à prouver que la femme dès qu'elle entre dans le mariage doit se sacrifier à l'homme. Elle est créée pour seconder l'homme. Au point de vue naturel comme au point de vue psychologique elle est le complément de l'homme dont elle doit être l'assistante. C'est nécessaire au bonheur conjugal, à l'intérêt de la famille et de la société.

Elle rajoute qu'elle est "persuadée" de l'infériorité intellectuelle de la femme. "De cette infériorité, je ne prétends pas être exempte. Je m'en suis au contraire rendu compte sur moi-même. Je me suis toujours trouvée inférieure intellectuellement à l'homme au point de vue du raisonnement, de la continuité de la pensée, de la persévérance dans l'effort cérébral". Elle rajoute "la femme est peut-être supérieure à l'homme en sensibilité, en dévouement. Il y a toujours un peu de la mère dans la femme. Et c'est pourquoi sa place véritable est au foyer, à la maison comme on disait jadis". Bel exemple d'intégration de la norme, Colette Yver remercie aussi l'Eglise d'aider la femme à accepter sa soumission: "Elle s'exerçait sur la femme dans le sens de la soumission, elle tempérait l'orgueil féminin qui est grand, et qui de moins en moins s'incline devant l'égoïsme masculin, elle est une admirable régulatrice [...]".

Ces livres sont une démonstration éclatante de ses convictions. Dans *Les Cervelines*, les femmes doivent apprendre la modération. Si elles sont trop cultivées, trop intelligentes, elles cessent d'être femme. Le roman présente une interne, Mlle Jeanne Boerk, dans le service du docteur Tisserel à l'Hôtel-Dieu. Elle est jeune, jolie et brillante:

C'est une jolie fille, une campagnarde très saine, très belle de formes. Dans les salles blanches de l'hôpital avec sa blouse blanche, son tablier blanc, et sa crinière blonde ébouriffée, elle faisait un effet inouï le matin, vigoureuse et forte comme elle était, au milieu de tous les rachitismes, de toutes les atrophies, de toutes les misères. Tu vois cela, n'est-ce pas, ce beau corps qui triomphait parmi les autres? Mais ce qui me renversait, c'était le prodige de cette femme, son intelligence. Elle me présentait chaque matin des feuilles d'observations, c'était à ne pas y croire; des lignes nettes, sans ratures, concises, strictes; alors que, couramment, les jeunes étudiants amoncellent, pêle-mêle et touffues toutes les remarques inutiles sur un malade, celle-là faisait un choix; elle agençait ses notes avec un souci d'art, au bout duquel le diagnostic s'arrangeait de lui-même, sans qu'elle l'énonçât – à ce point que j'ai cru souvent que ses observations, elles les avaient copiées dans un manuel; mais le manuel, c'était elle. A cette heure, elle est plus forte que moi; elle nous dépasse tous pour la pathologie<sup>37</sup>.

Deux faits sont à noter, Mlle Boerk est belle et désirable, sa "crinière" et "ses formes" sont une anomalie dans ce monde, d'autre part elle est très intelligente, elle fait peur "le manuel c'était elle". Derrière ce portrait parfait, se cache une anomalie, cette femme ne peut avoir de sentiment, elle ne peut aimer "[...] Mais cette créature-là n'est capable que d'une seule passion: l'ambition. Elle n'aimera jamais; ou, si elle aime, ce n'est pas un homme, c'est un grand homme qu'il lui

<sup>36</sup> Article du "Temps" de Joseph Bois, 1911.

<sup>37</sup> Colette Yver, *Les Cervelines*, La Renaissance du livre, collection *In Extenso*, Paris 1903, p. 5.

faudra; celui-là il la prendra par son orgueil; elle est blindée d'orgueil des pieds à la tête; elle n'est que cela"<sup>38</sup>. Les médecins hommes, ses confrères, sont sur la défensive, non seulement elle inquiète par son savoir, mais elle les concurrence et peut les dépasser. La hiérarchie du pouvoir est ébranlée:

Si j'avais été n'importe quelle célébrité, médicale ou autre, elle m'aurait pris, comme piédestal, comme point d'appui, pour se hausser; je la sens rongée d'une fringale de gloire; elle rêve de Paris, d'Illustration, de la grande apothéose lente que font les journaux. Un simple médecin de province comme moi n'était rien pour elle [...] un peu plus seulement que l'infirmier qu'elle a sous ses ordres<sup>39</sup>.

Le danger est pernicieux car semblant parfaite, elle attire les hommes, mais la science la retranche de la vie, de l'amour et donc des joies du foyer:

- [...] Leur danger, c'est justement qu'on ne peut avoir d'antipathie pour elles; elles sont bonnes. Elles n'ont pas de vices, pas de défauts souvent. Elles sont pétrées de vertus, de qualités austères; elles sont pures et réfléchies mais ce sont des cervelines.

- Qu'appelles-tu des cervelines?

- Des femmes qu'il y a maintenant, qu'il y a en masse à Paris surtout, mais en province aussi. Les romanciers ont dénoncé le danger des coquettes, le danger des aventurières, le danger des dévergondées; mais il y a le danger des cervelines qui est peut-être le pire, parce que les autres, au moins, étaient des femmes. Mentuses ou vicieuses, avec des mots ou malproprement, elles nous aimaient; elles faisaient, comme elles le pouvaient, l'acte de charité; elles étaient des compagnes, niaises, ou perfides, ou brutales, ou méchantes, mais des compagnes. Celles-là sont des cervelines; de belles petites cervelles, qui portent de jolies robes, des attraits, de la grâce, qui ont gardé de la femme, et de la meilleure, tout, tu entends bien, tout, sauf le cœur, et le cœur, souvent même, sauf l'amour.

-Tu n'es pas féministe, lui dit en riant Tisserel.

- Féministe?...Quoi? Tu penses à ces vigoureuses personnes militantes qui prêchent l'inimitié contre l'homme, en faisant état de se masculiniser, et qui empruntent des extravagances de leurs chefs de file un renom de ridicule? Mais ce n'est pas d'elles que je te parle; le péril n'est pas là. Il est chez celles qui sont demeurées charmantes, qui n'ont pas de système, pas d'affiliations, pas de mots d'ordre, mais qui ayant laissé leur vie refluer au cerveau, n'ont plus besoin d'amour, tout simplement. Elles ne se marient pas; on ne les appelle pas les vieilles filles, ce sont des personnalités... on dit des personnalités, tu comprends. Elles pullulent. C'est la faute des hommes. Il y a eu un bouleversement dans l'équilibre des sexes. L'homme a refusé de se charger de la femme, depuis au moins deux ou trois générations, depuis Balzac, depuis le règne de l'Argent. Maintenant c'est la femme qui, pouvant s'en passer, ne veut plus se charger de l'homme<sup>40</sup>.

Elles ne sont plus femmes car elles n'aiment plus. Une femme est celle qui se prête à l'amour ou mieux qui fait l'amour "l'acte de charité": une coquette, une aventurière ou une dévergondée mais pas une intellectuelle. Ce sont des handicapées du sexe. Elles sont, de plus dangereuses, car elles ne se dévoilent pas au premier coup d'œil. Il est intéressant de voir les stéréotypes sur les féministes, des femmes "hommasses", masculinisées, celles-ci sont ridiculisées, elles sont extravagantes dans leurs attitudes, leurs actions et leurs idées. La femme médecin est un

<sup>38</sup> *Ibidem*.

<sup>39</sup> *Ivi*, p. 6.

<sup>40</sup> *Ivi*, p. 7.



danger plus sérieux, elle est indépendante financièrement et intellectuellement, elle peut se passer des hommes, elle agit en quelque sorte en francs-tireurs.

Colette Yver insiste sur le côté révolutionnaire de l'entrée des femmes dans des milieux réservés aux hommes, elle parle d' "un bouleversement dans l'équilibre des sexes", et exagère la réalité du phénomène: "elles pullulent". L'homme, par sa faiblesse, est responsable de cet état de fait, il doit réagir. Le danger est grand car elles possèdent une arme, celle de la séduction, elles attirent, elles plaisent mais elles ne donnent pas d'amour:

Elles sont toutes comme cela, se disait-il, celles de la nouvelle couche, qui n'arborent au dehors rien de masculin, ni de ridicule. Elles ont le sens d'être bien mises, elles gardent, par instinct, une certaine grâce extérieure. C'est intimement et moralement qu'elles sont défigurées. Leur corps reste toujours le Temple féminin, où l'on allait autrefois pour le culte des Tendresses; mais il est désaffecté<sup>41</sup>.

L'idéal masculin est réaffirmé (par une femme!), l'homme veut une compagne agréable, soumise sexuellement et intellectuellement: "Je la voudrais seulement silencieuse, souriante et très jeune. Ignorante surtout! ne sachant rien au monde que s'habiller bien; une toute petite cervelle d'oiseau, incapable de penser plus d'une minute (que peut-on bien faire d'une femme qui pense!) et dont je sois le mari, mais pas le lecteur"<sup>42</sup>.

Colette Yver a écrit un autre roman spécifiquement cette fois sur les femmes médecins, *Princesses de science*, démontrant une fois de plus qu'une femme heureuse est celle qui reste dans son foyer. Quatre femmes sont ainsi présentées. Une seule femme médecin est admise par l'auteure, c'est la vieille fille, elle mène en quelque sorte une vie rétrécie, étriquée, qui ne menace pas les membres de sa famille, moindre mal pour la société. L'héroïne Thérèse Herlinge, fille d'un grand chef de service, est interne à l'Hôtel-Dieu, elle veut devenir médecin. Elle va se marier avec le docteur Fernand Guéméné, peu fortuné. Ils se sont rencontrés sur les bancs de l'université, puis croisés dans les différents services, pendant l'externat à la Charité, puis pendant l'internat aux Enfants-Malades. Le jeune homme, très amoureux, veut l'épouser mais il attend qu'elle renonce à la médecine pour lui: "je vous veux toute entière"<sup>43</sup>. La réponse de la jeune fille est nette, elle refuse d'abandonner ses études et ses espoirs pour se consacrer à son mari. Elle désire une clientèle, elle veut soigner et être reconnue par les hommes: "...Non, non! Ne me demandez pas cela: je sens, je sais que je ne le pourrai pas. Songez que depuis soixante-dix mois j'ai donné à cette chose-là toutes mes énergies, toutes mes facultés, toute ma volonté. Mon métier est dans moi et, voudrais-je l'abdiquer, il me dominerait encore; je suis médecin, toute, toute!"<sup>44</sup>.

Le jeune homme, pressé de s'installer dans sa vie familiale, veut mettre fin à la parenthèse des études. Pour lui, ce n'était qu'une tocade, un moment privilégié dans la vie de cette jeune fille. Une femme est un être désirable, que l'on doit pos-

<sup>41</sup> *Ivi*, 1903, p. 29.

<sup>42</sup> *Ibidem*.

<sup>43</sup> *Ead.*, *Princesses de science*, Calmann-Lévy, Paris 1907, p. 10.

<sup>44</sup> *Ivi*, p. 11.

séder. L'homme la voit comme une propriété, il doit en jouir d'abord sexuellement puis la dominer matériellement et "naturellement" intellectuellement.

- [...] Vous demeurez encore trop 'étudiante' pour être femme, complètement. Peu à peu, l'amour tuera l'étudiante en vous et, à l'heure où s'épanouira votre âme féminine, vous comprendrez enfin pourquoi je réclame de vous le don absolu, sans réticence, sans-arrière-pensée. Bien plus, vous en éprouverez le désir, la soif, comme une vraie femme !

- Une vraie femme ? Mais je le suis, je pense, et intégralement, puisque j'ai conquis toute l'intellectualité possible! La demi-femme est celle dont le cerveau reste atrophié. Et vous voudriez que je me rapetisse à cet état ? [...]

- Je suis un homme, je cherche ma compagne, pour faire ma vie avec elle, parce que c'est la loi, parce qu'il me faut un foyer, et une gardienne à ce foyer. Je veux bien trimer tout le jour, courir de maison en maison, ausculter des cœurs, faire cracher de vieux asthmatiques, délivrer des femmes, palper des nouveau-nés, constater des décès, mais à condition que cette partie assommante de la vie, qu'on appelle le métier, une fois accomplie, je trouve ma maison douce et une amie qui m'y attende. Cette amie – je suis, peut-être égoïste, mais je suis un homme et un homme normal, – je la veux pour moi seul. Je ne partagerai pas ma femme avec tout le monde... Ha! Ha! Ha! Le mari de la doctoresse, ce serait charmant!<sup>45</sup>

Guéméné ne peut imaginer sa femme courant les hôpitaux et la clientèle, il réaffirme que "la femme est faite pour la maison" et qu'il n'est "pas un rétrograde":

Fernand Guéméné : "...Je veux les femmes libérées, lucides et pensantes...En tout cas, l'égalité intellectuelle qui sera entre nous me semble constituer le meilleur élément de notre bonheur. J'aime votre lumineuse pensée, j'en suis orgueilleux, mais je réclame d'en jouir seul".

Thérèse Herlinge : "...Vous estimeriez- à bon droit- mes prétentions excessives, si j'exigeais de vous, en gage d'amour, l'abandon de votre carrière? Pourtant je suis médecin au même titre que vous; nous avons fait des études semblables; je possède des diplômes pareils aux vôtres: vous êtes docteur, je le serai d'ici peu...Quelle différence voyez-vous entre nous?"

Fernand Guéméné: "J'en vois une grande: cette passion que vous cachez en vain sous votre calme, cette convoitise qu'excite en vous la profession médicale. Vos âmes sereines de cérébrales ne connaissent que cette ardeur, mais vous en êtes dévorées... Et c'est nécessaire! Sans cet appétit violent de science et de diplômes, – parfois de diplômes seulement – vous verrait-on vous transformer en êtres d'exception, vous exténuer à des études qui dépassent vos forces, affronter une vie difficile, abdiquer des traditions délicates, remonter, avec une vigueur plus que masculine, le torrent des conventions et de l'habitude ? ...Combien notre zèle est moins grand! La carrière, vers laquelle il faut qu'un goût si vif vous entraîne, s'offre naturellement aux jeunes hommes et ils y abondent. Ils peuvent ne prendre à leurs cours qu'un intérêt secondaire – une promenade par le Quartier Latin, quelques stations dans les brasseries, nous ont vite édifiés à cet égard – et devenir, par la force des choses, des médecins très sortables. Bref, l'homme accorde à ce métier comme à tout autre, le temps et l'intérêt indispensables, par obligation, par devoir, mais il se réserve sa personnalité vraie, que n'accapare pas la profession. La femme, au contraire, s'y noie toute, avec ses qualités, ses aptitudes, ses faiblesses, sa sensibilité, ses affections..."

"...Je voudrais cette tendresse de l'épouse qui s'est donnée toute à son mari, qui le reconforte, le calme, l'égaie, ou le console et reste toujours là, Thérèse, toujours...La tradition des épouses d'autrefois est bonne, elle est vraie, elle est naturelle. Tout ce qui rejette hors du foyer la vie de la femme est mauvais"<sup>46</sup>.

<sup>45</sup> *Ivi*, p. 12.

<sup>46</sup> *Ivi*, pp. 12-14.

Thérèse Herlinge persiste dans son entêtement mais finit par épouser le jeune docteur. Incapable de choisir entre la mère et le médecin, elle va mener son foyer au malheur. La vie domestique se dégrade, les repas sont de mauvaise qualité, la saleté s'installe, pire encore leur unique enfant meurt en nourrice. Son mari, lassé et triste, la trompe pour combler sa vie affective et sexuelle.

Le deuxième exemple de femme est une étudiante russe: Dina Skaroff. Elle est complètement passionnée, et particulièrement investie dans ses études de médecine. Pourtant cette dernière abandonne tout lorsque le docteur Pautel la demande en mariage.

Comment! s'écrit Thérèse indignée, votre science, votre art, tout ce que vous avez acquis, la femme que vous êtes enfin, tout s'évanouit, tout s'efface devant le vœu égoïste d'un homme!...

C'est bien le moins, commença la jeune fille, oui, c'est bien le moins. Je suis pauvre et je ne suis pas belle, j'ai des robes de mendiant, je passe dans les rues sans que nul se retourne, personne ne m'a jamais remarquée. Pautel est riche, il est apprécié, et l'on dit qu'il a un brillant avenir...

Thérèse Herlinge... Une femme, dans le mariage, n'a-t-elle pas le droit d'exister encore individuellement, de parachever son développement, de suivre ses goûts d'affirmer sa personnalité, enfin? Doit-elle renoncer, mariée, à la vie que, jeune fille, elle avait conçue?

- Cela fait bien des droits, répliqua la douce Dina, mais n'a-t-elle pas aussi des devoirs, la femme? Moi, je lui en vois beaucoup, et, en me mariant, je les accepte tous et je les aime. Je crois que nous ne sommes point pareilles à l'homme; nous ne sommes près de lui que des 'assistantes', comme on dit en Russie; toute notre raison d'être est là: l'aider à vivre, à être heureux<sup>47</sup>.

La troisième femme est une doctoresse pauvre, Jeanne Adeline, plus âgée que les deux premières, mariée avec quatre enfants. A la différence de Thérèse Herlinge, issue d'une famille de médecin aisée, elle a beaucoup travaillé, pour elle la science n'est pas "un agrément" mais "un gagne-pain". Elle a d'abord été sage-femme diplômée au moment de son mariage, puis "pour améliorer la situation du ménage", elle a passé le doctorat. Elle a ouvert un cabinet dans un petit entresol mais ne pouvant en vivre, car la clientèle de femmes et d'enfants était trop pauvre pour la nourrir, elle a donc dû multiplier les visites dans tous les coins de Paris. Elle a fait ensuite quatre enfants "réalisant, par un tour de force, ce prodige d'être à la fois, dans la société, une femme et un homme"<sup>48</sup>. Jeanne Adeline, fatiguée, se néglige physiquement, travaillant jour et nuit. Le jeune médecin Fernand Guéméné est un peu effrayé par cette femme et se projette dans l'avenir, imaginant sa fiancée se fanant au gré des années. Voici le portrait qu'il en tire: "...Et il avait peine à voir un confrère dans cette doctoresse-accoucheuse aux allures de sage-femme endimanchée, affairée, besogneuse, acceptant, pour nourrir ses quatre enfants, plus de clients que n'en compteraient les heures du jour et celles de la nuit, – sachant d'ailleurs par cœur tous ses livres de pathologie, et capable de les réciter d'un bout à l'autre sans erreur"<sup>49</sup>.

<sup>47</sup> *Ivi*, p. 96.

<sup>48</sup> *Ivi*, p. 48.

<sup>49</sup> *Ivi*, p. 28.

La vie de la famille est particulièrement difficile: logement minable, vêtements négligés, c'est le mari qui garde les enfants car son épouse a des journées très longues. Là-dessus, pour leur malheur, leur fille ainée décide de suivre la même voie que la mère:

...Et figurez-vous que Lucie, ma fille ainée, qui n'a pas douze ans, donne aussi dans ces idées médicales. Mais, j'y mets bon ordre! Pauvre chou! La lancer dans cette vie de chien que mène sa mère, non, non! Je la caserai dans les Postes, comme dame employée, ou dans les modes... [...] regardez-moi: est-ce que j'ai une maison, un intérieur, ce que toutes les femmes aiment, enfin, un petit coin gentil où rester tranquille quand l'envie vous en vient? Toujours dehors, mangeant à la diable, volée par mes bonnes, à peine si je vois mes enfants, qui s'élèvent comme ils peuvent... Et un mari au milieu de tout cela, vous croyez peut-être que c'est facile à retenir, quand sept nuits sur dix je suis dehors, appelée par des accouchements, des faux croups, que sais-je encore? Ah! Mes amis, ça manque de poésie, voyez-vous, le foyer de la doctoresse. Des médecins, certes il en faut, puisque le malade en réclame, qu'il y en a toujours eu; mais on aura beau dire, c'est l'affaire des hommes<sup>50</sup>.

La dernière doctoresse, Mme Lancelevée, 34 ans, est célibataire par choix. Elle s'épanouit dans sa carrière, toujours vêtue d'une longue redingote noire sur une robe noire. "Le célibat des doctresses, c'est votre religion, à vous!"<sup>51</sup>, c'est "une vestale de marbre" mais elle peut ainsi poursuivre "noblement sa carrière scientifique", le statut de vieille fille est seul compatible avec la profession de médecin.

Le dernier exemple pour les romans concerne l'ouvrage de Roger Dombre<sup>52</sup>, pseudonyme d'Andrée Ligerot, une femme, intitulé *Doctoresse*<sup>53</sup>. Marthe Sinave est la fille d'un médecin sévère et froid. Il va l'obliger à devenir doctoresse, n'ayant pas eu de fils, c'est elle qui doit prendre sa succession. Elle perd sa mère dès l'enfance et avec elle, la douceur, l'ouverture sur les arts et l'instruction religieuse. Le père méprise l'univers des femmes:

Je ne suis pas tout à fait pour l'émancipation des femmes, moi, quoique je trouve que le beau sexe doit s'instruire autant que le sexe fort; [...] Je me suis toujours plu à vous considérer comme un fils plutôt que comme une fille, et je vous ai élevée comme tel. Croyez-vous que je me sois donné tant de peine pour vous instruire, uniquement afin de vous laisser dans la sphère très nulle où végètent habituellement vos pareilles? Vous avez une intelligence rare, ma chère, je puis vous le dire, car vous ignorez l'orgueil; il faut en profiter. Je ferai de vous un grand médecin, une doctoresse<sup>54</sup>.

Doctoresse! Doctoresse! elle ne pensait qu'à cela, et comme par une sorte de seconde vue, plongeant dans le futur, elle se voyait pour ainsi dire comme dédoublée: elle voyait Marthe Sinave, la pauvre enfant timide et sauvage, assise sur les bancs de la Faculté, entourée de jeunes gens aux regards curieux et railleurs, aux propos libres parfois, au ton gouailleur; elle était l'Étudiante, elle, c'est-à-dire la femme sans pudeur, sans sexe pour ainsi dire, apprenant sans vergogne les choses les plus étrangères à l'éducation féminine; contemplant sans frémir le ca-

<sup>50</sup> *Ivi*, p. 47.

<sup>51</sup> *Ivi*, p. 56.

<sup>52</sup> Roger Dombre est en réalité une femme. Son vrai nom est Andrée Ligerot veuve Sisson, elle est née en 1859 et morte en 1914. Elle a écrit une centaine de romans et de nouvelles pour enfants et jeunes filles surtout: *Cousine bas-bleu*, *Frondeuse*, *Une pupille gênante* (1890), *Folla* (1889), *Nounou histoire d'une moucheronne* (1890).

<sup>53</sup> Roger Dombre, *Doctoresse*, (1891) éditions Gautier-Languereau, Paris 1928, 252 pages.

<sup>54</sup> *Ivi*, p. 58.

davre étendu sur le marbre de l'amphithéâtre et charcuté peu à peu par la main savante du professeur. Et puis son père s'arrêterait-il là? Ne la forcerait-il point à revêtir tout à fait le caractère masculin, à se laisser consulter par n'importe qui? à bien d'autres choses encore? Et les regards moqueurs pleuvaient sur elle. Dans la rue on la montrait au doigt, disant avec un sourire dédaigneux:

“C'est la doctoresse”.

Et les hommes, et les femmes du monde, du vrai monde raffiné auquel Marthe était attachée par la délicatesse d'âme qu'elle tenait de sa mère, les raffinés de la société, qui reçoivent avec déférence ou amitié le docteur et lui rendent les honneurs dus à cette noble profession, repousseraient la doctoresse et murmuraient avec mépris:

“La doctoresse? Ce n'est pas une femme, ça!”<sup>55</sup>.

Le passage est intéressant car il met en valeur deux mots “doctoresse” et “l'étudiante”. On découvre l'appauvrissement du sens des mots quand ils sont au féminin. Le docteur, au masculin, a droit aux honneurs, on lui parle avec déférence, on veut son amitié, la profession est noble. Alors que la version féminine est presque une honte, la doctoresse n'a pas sa place, elle n'inspire pas confiance. De plus, Marthe Sinave est terrifiée à l'idée, qu'étant assimilée à un homme, elle soit amenée à faire des consultations de patients masculins. La pudeur, la peur de l'autre sexe est ainsi soulevée. On retrouve bien ici l'obligation morale qui confine les doctoresse au domaine exclusif des femmes et des enfants. Roger Dombre évoque aussi un pan de ce métier, laissé dans l'ombre, le rapport au corps. On apprend dans le roman que Marthe Sinave n'ose à peine se regarder dans un miroir. La nudité est occultée, le rapport au corps est tu, virginité et pudeur sont constamment réaffirmées dans le roman.

Quant à l'acception “l'étudiante” on apprend qu'elle est assimilée à une femme “sans pudeur”, “apprenant sans vergogne les choses les plus étrangères à l'éducation féminine”. On retrouve ici le chemin difficile parcourue par les pionnières dans des milieux fermés, exclusivement réservés aux hommes, comme la médecine ou le droit. La jeune fille doit résister aux plaisanteries, aux jalousies, aux regards curieux.

Mais on trouve aussi avec “la femme sans pudeur” un autre élément plus oublié mis à jour par les travaux de Carole Lécuyer<sup>56</sup>. L'étudiante n'existe pas au 19<sup>ème</sup> siècle, on l'a déjà vu, le terme va s'imposer à l'issue d'une lutte remportée par les femmes, (cf. cartes postales n° 182 et 183). Carole Lécuyer a été chercher une définition de ce terme dans le Littré: “Celui qui étudie [...] / Particulièrement celui qui étudie dans une université, et, en France, dans une faculté [...] / Au féminin, étudiante, dans une espèce d'argot, grisette du Quartier Latin”. Elle n'est pas vue comme une jeune fille qui étudie mais elle est “celle qui accompagne, voire qui ‘couche’ avec l'étudiant, et non celle qui étudie à ses côtés”<sup>57</sup>.

Un autre thème récurrent est celui de la “femme sans sexe”. La femme qui étudie, l'intellectuelle qui concurrence l'homme sur son domaine, s'a-sexualise. Elle

<sup>55</sup> *Ivi*, pp. 60-61.

<sup>56</sup> Carole Lécuyer, *Une nouvelle figure de la jeune fille sous la IIIe République*.

<sup>57</sup> *Ibidem*.

n'est plus désirable, elle est simplement dangereuse. Plus loin Roger Dombre parle de "femme-sphinx"<sup>58</sup>.

- Tu vois ça: médaillée, couronnée, félicitée, nous filant devant, à notre barbe; il n'y a que les femmes pour nous faire de ces coups-là quand elles s'y mettent.

- Les femmes, les femmes ! Mlle Sinave n'est pas une femme.

- Tiens ! Qu'est-elle alors ?

- Quelque chose de mixte; ça n'a ni chaleur ni vie; un vrai marbre quoi! Tu l'as vue répondre à ses examinateurs? Un bloc de pierre absolument, avec son visage de crème fouettée, blanc, si blanc qu'on se demande en quoi elle est...

[...] Ce n'est pas de la timidité, c'est de l'indifférence absolue. Si nous disséquions Mlle Sinave, je parie que nous ne lui trouverions pas le plus petit morceau de cœur<sup>59</sup>.

- Ma foi tu as raison; une doctoresse ça n'est engageant qu'à la condition d'être un joli démon de fille à la réplique vive et aux yeux hardis comme les deux jeunes Russes de l'hôpital Saint-Antoine, par exemple<sup>60</sup>.

La jeune Marthe Sinave est présentée comme un animal de foire, que l'on vient "consulter", il y a inversion des rôles. Elle suscite le rire, mais aussi le mépris et la peur:

On disait vrai: Marthe Sinave avait passé les plus brillants examens et était reçue doctoresse. On en avait ri dans le monde, en lisant son nom sur la liste des candidats, publiée dans les journaux, puis on n'y avait plus songé<sup>61</sup>.

Pauvre Marthe! Elle n'était à présent plus une jeune fille, pas même une femme; elle était la doctoresse, et l'on riait d'elle [...]. Parfois, même, des jeunes gens se faisaient annoncer auprès d'elle pour la consulter; histoire de s'amuser afin de considérer la tête de la femme-médecin [...]<sup>62</sup>.

[...] C'est une doctoresse, autrement dit une pédante, une fille sans vergogne que l'on croirait un peu sorcière, si nous n'étions en plein XIXe siècle<sup>63</sup>.

Le roman se termine par la seule voie acceptable. Marthe Sinave devient médecin des femmes et des enfants. Mais Roger Dombre présente son travail plus comme une œuvre charitable que comme une profession. Elle fait le bien autour d'elle, "les examinait, les soignait non seulement gratis, mais leur fournissait les médicaments et même les mille petites douceurs de la convalescence"<sup>64</sup>. Le roman offre une sorte de rédemption à cette femme perdue.

#### 4. Pendant la guerre, invisibilité des femmes docteurs

<sup>58</sup> Roger Dombre, *Doctoresse*, cit., p. 70.

<sup>59</sup> *Ivi*, pp. 67-68.

<sup>60</sup> *Ivi*, p. 70.

<sup>61</sup> *Ivi*, p. 84.

<sup>62</sup> *Ivi*, p. 96.

<sup>63</sup> *Ivi*, p. 102.

<sup>64</sup> *Ivi*, p. 205.

Les traces de cette centaine de femmes médecins sont à peu près invisibles. Dans les journaux, il y a très peu d'articles sur elles, les journalistes informent davantage sur les ambulances et leurs équipes d'infirmières que sur les rares services dirigés par des doctresses. Aujourd'hui encore les traces de ces praticiennes sont ténues et presque anecdotiques. La représentation des doctresses restent inhabituelle. Entrées dans la profession en forçant le passage, elles n'ont jamais été les bienvenues. Tout a été fait pour retarder la vulgarisation de leur image. Une femme docteur est insolite, son image doit rester rare, surprenante, presque "contre-nature". Par conséquent on refuse de créer un prototype, on ne l'imagine pas, on ne la voit pas, elle apparaît presque comme une erreur. Pour éviter toute identification, elle est représentée sans symbole, sans outil, sans uniforme, c'est-à-dire sans clé de lecture. Ainsi on peut partir du souvenir de la doyenne (**document 9**), Madeleine Brès, devenue médecin en 1875. Elle apparaît à plusieurs reprises, dessinée à partir d'une photographie, pour illustrer une publicité, celle des vins Mariani, une boisson revigorante qui "tonifie les faibles".

Elle est vue comme une élégante bourgeoise, absolument pas comme un médecin. Aucun détail, aucun geste ne laissent soupçonner sa profession. Elle n'a ni blouse, ni instruments. Sans décor, sans arrière-plan, l'image ne cherche pas à caractériser une fonction, donner un sens professionnel. On veut mettre en valeur une femme sereine et chic, apportant du bien-être par une action caritative. Elle esquisse un léger sourire, ses mains sont sagement croisées. On apprend qu'elle est responsable d'un dispensaire et qu'elle s'occupe des "petits déshérités". La docteur Brès s'est donc repliée sagement sur la solution du dispensaire, plus dans la tradition des dames charitables que du médecin. Le recours à la publicité est un moyen supplémentaire pour elle de gagner un peu plus d'argent.

D'autres femmes médecins sont-elles visibles? Avant la guerre, on trouve quelques images de ces femmes dans les photographies des internes de tel ou tel hôpital. Elles sont placées souvent devant, à côté de leurs confrères. Les images mettent en avant l'équipe, la femme est une parmi les hommes.

Il s'agit ici (**document 10**) d'une photographie sur commande représentant la promotion des internes de l'année 1914 de l'hôpital Tenon. L'équipe se retrouve dans la cour de l'établissement, ils sont tous en blouse blanche, tête nue, avec un manteau sauf le troisième à gauche au premier rang (J. Dubois). Trois femmes sont présentes, ce qui est beaucoup, assises au premier rang, c'est d'ailleurs toujours le cas sur toutes les photographies de ce type-là. Il s'agit de Mlle Besson, Mlle Landesmann, Mlle Armand. Les femmes ne dénotent pas, elles ne sont ni ostracisées, ni dévalorisées. Proches de leurs homologues masculins par le vêtement, par l'attitude, elles semblent parfaitement intégrées à l'équipe, on peut même dire assimilées. Cependant, on peut souligner que ces images de groupe ne sont pas destinées à être diffusées, elles sont réservées à un usage interne, corporatiste.

Le **document 11** est un peu différent. Il s'agit d'une petite promotion pour l'hôpital de Berck, les internes ne sont que trois et pour la première fois les femmes sont majoritaires. La mise en scène est cocasse, on s'éloigne de la photo pyramidale pour se retrouver sur une terrasse, autour d'une table. L'homme le docteur Héricourt pose, il a les bras croisés, manifestant une autorité sans borne, il porte un veston sur la blouse et a devant lui un livre fermé. Il sait. Les jeunes femmes, ma-

demoiselle Pouzin et mademoiselle Landesmann, qui l'entourent sont en blouse blanche, élégantes, la coiffure est soignée, on aperçoit un collier. Elles ont le livre ouvert, l'une prend des notes, elles sont encore en apprentissage. Mais ces femmes ont aussi un air malicieux, elles sont un peu tournées vers l'extérieur, cela permet d'esquisser des sourires, la présence de l'homme est un peu contournée. L'une d'elle sourit très naturellement, la tête reposant délicatement sur sa main gauche, elle semble beaucoup s'amuser de cette mise en scène. Mlle Landesmann a fait plusieurs stages, on la voit présente à Tenon et à Berck.

On possède quelques clichés des femmes médecins que l'on a vus dans la première partie. Ainsi Mme Blanche Edwards-Pilliet est photographiée (**document 12**) lors d'un cours devant des élèves infirmières. A la mort de son époux, elle devient médecin au lycée Lamartine, le remplace à la chaire de physiologie de l'hôpital Lariboisière et donne beaucoup de son temps pour former les apprenties soignantes.

Mme le docteur Blanche Edwards-Pilliet est ainsi mise à l'honneur sur cette photographie. Elle fait un cours peut-être d'anatomie ou de physiologie, on aperçoit en effet un mannequin. Elle est vêtue sobrement, tout en noir, il faut se rappeler qu'elle est veuve depuis peu, et porte un chignon. Les infirmières en uniforme l'écoute avec attention, certaines prennent des notes. Mais la présence masculine est rappelée de plusieurs façons. La légende met en avant, comme en filigrane la présence de deux professeurs reconnus. Le lieu semble habité par le professeur Charcot, appelé "maître", dont on ressent encore la présence spectrale, et le docteur Pinel, à travers le grand tableau de Tony Robert-Fleury<sup>65</sup>. De plus dans l'angle droit de la photographie, on note la présence d'un homme debout, probablement un médecin, vêtu d'un costume et d'une blouse blanche.

Une fois de plus la photographie minimise la fonction. Mme Edwards est mise en valeur mais dans son rôle d'enseignante. Elle n'est pas discordante, elle occupe une place "classique", s'adressant de plus à un public féminin, une femme pour des femmes. La praticienne est occultée, la chef des infirmières est remerciée.

Mme Klumpke-Déjerine est souvent représentée mais la plupart du temps associée à son époux. Le couple de chercheurs est mis à l'honneur. Sur ces trois photographies (**13,14,15**), on découvre Mme Klumpke déjà âgée. Elle apparaît très élégante, en noir, soigneusement coiffée et très proche de son mari, le professeur Déjerine. Le premier cliché (**document 13**) se situe dans un bureau, ils sont en train de travailler. Ils examinent à tour de rôle des coupes de cerveau au microscope. Sur ce document, c'est elle qui observe. Ils ont disposé devant eux différents grossissements. L'image insiste sur la connivence intellectuelle de ces deux êtres, chacun devant écouter les remarques, les conclusions de l'autre.

La deuxième photographie (**document 14**) les représente dans une salle de classe, on distingue un tableau à l'arrière-plan. Le microscope est l'élément essentiel des deux clichés. Les scientifiques forment une équipe en plus d'un couple.

Seules les différences de l'habit et sa couleur créent un contraste. La doctoresse n'est jamais représentée en blouse blanche mais toujours en vêtements civils, alors

---

<sup>65</sup> Tony Robert-Fleury, *Le docteur Philippe Pinel faisant tomber les chaînes des aliénés*, tableau conservé à l'hôpital de la Salpêtrière.



que son mari ou ses confrères sont eux en blouse. Sur d'autres photographies, représentant des femmes médecins, on voit que le vêtement de travail est plutôt réservé aux hommes, la femme apparaît en robe, le blanc est réservé à l'infirmière. C'est donc une façon de se distinguer de cette dernière, elle ne veut pas être confondue avec elle. Le noir de la robe, l'élégance, la qualité du vêtement en imposent. Mais on peut aussi proposer une autre lecture. Rien n'a été prévu pour la doctoresse, le costume de médecin au féminin n'existe pas, elle ne peut être imaginée qu'en infirmière. Le fait d'être en civil lui enlève certainement une aura. Le docteur Déjerine en impose par son sérieux, l'habit professionnel affirme son savoir. Il y a une sorte de codage. Mme Klumpke, par l'absence d'uniforme, est en quelque sorte en dehors du système, une fois de plus la femme est considérée comme une exception, sinon comme une intruse. On peut noter aussi une nuance dans la légende de la photographie, on parle du professeur Déjerine mais son épouse n'a pas de titre particulier, elle apparaît comme Madame Déjerine.

Sur la photo de groupe (**document 15**), Mme Déjerine-Klumpke est placée au premier plan, à côté de son mari. On voit aussi quelques femmes, deux au second rang, et quelques-unes en arrière-plan, ce sont des infirmières, elles sont en uniforme blanc. Par sa place, au premier rang, par sa stature, par la proximité avec le professeur Déjerine, elle domine et en impose.

Madeleine Pelletier figure sur de nombreux clichés. On l'a dit à plusieurs reprises, elle représente un cas exceptionnel. Elle refuse les codes de l'époque, et particulièrement ceux qui concernent l'apparence, inquiétant ainsi les militaires et les blessés quand elle se rend à Meaux en 1914. Niant les codes de la féminité, elle gomme tous les éléments qui peuvent aider à la séduction et au contraire tente de se masculiniser par le port de cheveux courts, de vêtements amples ne mettant en valeur ni la taille, ni la poitrine.

Ces deux photographies (**documents 16 et 17**) de Madeleine Pelletier sont très parlantes, on est frappé du choix de la masculinisation de cette femme. L'habit est celui d'un homme, un costume trois pièces, le chapeau melon, les chaussures, la canne. Les cheveux sont coupés courts. Cette apparence masculine est pour elle un acte de libération: "mon costume dit à l'homme: je suis ton égale"<sup>66</sup>. Elle rajoute qu'elle fumait le cigare. Travestie, elle aimait circuler la nuit en homme afin de "réaliser son vieux rêve".

Madeleine Pelletier affirme ainsi son refus d'accepter les rôles féminins de l'époque, elle méprise notamment tout le jeu de séduction que peut apporter la mode, la chevelure, les bijoux... Elle écrit: "le décolletage est le symbole du servage"<sup>67</sup>. Le refus du sexe féminin est total, il va même beaucoup plus loin puisque Madeleine Pelletier refuse, non seulement l'apparence féminine, mais aussi revendique le refus des rapports sexuels avec des hommes. Elle parle "...d'émanciper l'amour, d'y donner autant que possible à la femme, un rôle de dignité [...]. Il faut qu'en amour la femme cesse d'être une proie que l'homme convoite, un être supérieur [...]. Il faut enlever de l'amour ce qui infériorise la femme; c'est-à-dire

<sup>66</sup> Madeleine Pelletier, *Du costume*, in "La Suffragiste", 1919.

<sup>67</sup> Ead., *La femme vierge*, Bresle, Paris 1933.

l'éventualité d'une grossesse<sup>68</sup>. Madeleine Pelletier est très isolée des hommes mais aussi des femmes. Ses discours, ses prises de position sur la sexualité, sur l'avortement, ses costumes masculins contribuent à la mettre à part. Elle est très militante et véhémente:

Pratiquer le coït en argot se dit "baiser" pour l'homme et "être baisée" pour la femme. "Baiser" n'est jamais employé dans un sens de malheur ou de défaveur; mais "être baisée" outre sa signification principale qui est de remplir le rôle femelle dans le coït signifie aussi par extension être trompé, être dupé. "Je suis baisé", disent les hommes, ce qui veut dire j'ai fait erreur, j'ai été trompé, j'ai été dupé par tel ou tel<sup>69</sup>.

Lesbianisme, masculinisation, militantisme, tous les ingrédients sont réunis pour mettre à l'écart cette femme. Madeleine Pelletier va même jusqu'à nier tous les rapports sexuels, qui sont des facteurs de dépendance, elle prône la virginité, seul état qui n'asservit pas! Ses prises de position contribuent aussi à sa marginalisation. Très en avance sur son époque, elle milite pour l'accès à la contraception et pour la dépénalisation de l'avortement<sup>70</sup>. Son attitude dérange, inquiète, mais aussi sert la misogynie de l'époque. Cette femme est hors norme, la théorie de la savante qui ne peut être femme, trouve ici une belle démonstration.

Une seule femme médecin est un peu plus visible, en apparaissant dans des journaux, sous forme d'articles ou de photographies. Il s'agit de Mme Nicole Girard-Mangin. Elle occupe, par exemple (**document 18**), la une de *Sur le vif*, de mars 1917. A cette date, on peut dire que cette femme a fait ses preuves, elle est restée deux ans dans le secteur de Verdun, en 1917, elle vient d'être envoyée à Saint Omer et à Ypres.

La photo est accompagnée d'une courte légende. Trois éléments composent ce cliché :

- D'abord la silhouette de la doctoresse, prise de pied, à mi-jambe. Elle occupe le centre de l'image, prise légèrement de biais, comme si elle s'apprêtait à poursuivre son chemin. Tous les éléments de féminité ont été soigneusement gommés, la photo est asexuée. La jeune femme est cachée par sa blouse totalement drapante, boutonnée, revêtue d'un calot. Cheveux, poitrine, attache des poignets, cou, mollets et pieds sont dissimulés. Cette tenue est celle que le chirurgien revêt lors des opérations. Le moment est donc grave, elle va soigner des blessés, le dossier sous le bras renforce l'urgence de la situation.

- Le deuxième élément qui ressort est le visage; on est frappé par la jeunesse de Mme Girard-Mangin (elle va avoir 40 ans), rehaussée par le sourire. Elle est décidée, plutôt à l'aise, contente d'être là. Elle a un air occupé, mais elle inspire confiance, c'est la femme de tête qui domine, elle dégage une autorité naturelle.

- Le troisième élément est le lieu, là encore il se caractérise par la sobriété. On est visiblement dans une salle de repos, on distingue des chaises, la jeune femme vit d'une façon plutôt spartiate, prête à intervenir à tout moment.

<sup>68</sup> Lettre de Madeleine Pelletier à Arria Ly, le 6 octobre 1911.

<sup>69</sup> Lettre à Arria Ly, 13 novembre 1911.

<sup>70</sup> Elle meurt dans la misère en 1939, après avoir été poursuivie pour avortement illégal et internée en 1938 dans un asile psychiatrique.

Le journal n'accorde que quelques lignes à Mme Girard-Mangin, directrice d'un hôpital militaire:

Le dévouement des femmes s'est manifesté de multiples façons. Non seulement elles ont remplacé les hommes dans les métiers les plus durs mais encore "les intellectuelles" se sont mises à la disposition des éprouvés de la guerre. Lorsque le ministre fit appel aux doctoresses en médecine, toutes se levèrent et mirent leur science et leur talent au service de la Patrie. Les formations sanitaires dirigées par des femmes ne se comptent plus. Mme la doctresse Girard-Mangin dirige un hôpital militaire non loin de Verdun.

La légende enjolive un peu la situation en prétendant que "les formations sanitaires dirigées par des femmes ne se comptent plus"! Mme Mangin fait partie des exceptions et certainement de la règle. Quant au fait qu'elle dirige un hôpital militaire, le journal occulte mépris et rejet qu'elle a dû essuyer depuis sa mobilisation le 2 août 1914. Les militaires, misogynes ont soigneusement écarté les femmes. Elle s'est opposée de toutes ses forces pour, non seulement, être reconnue mais pour être traitée comme ses homologues masculins. Au départ, on l'a dit, elle était payée comme une infirmière, il a fallu attendre l'année 1917 pour qu'on lui donne le grade de médecin-capitaine. D'autres photos (**documents 19, 20**), prises cette fois à titre privé, représentent Mme Girard-Mangin dans la même tenue de travail, revêtue d'une cape bleue, en train de surveiller ses blessés qui se reposent dans le jardin de l'hôpital-école Edith Cavell en train de vacciner contre la typhoïde son équipe d'infirmières. Mme Mangin se remarque par la forme de l'uniforme, plus fermé que celui de l'infirmière, le col, le tablier en pointe, la taille marquée, féminisent la silhouette, et par le port du calot, au détriment du voile. Elle effectue aussi des gestes précis, mettant en valeur sa concentration et son professionnalisme. En même temps, elle révèle une simplicité, une proximité avec l'ensemble de l'équipe.

Des photographies (**documents 21 et 22**) la représentent aussi en tenue militaire mais en uniforme anglais. Cela s'explique sans doute par le fait que l'armée française, ayant exclu les femmes, n'a pas prévu d'uniforme, alors que les Anglais avaient des médecins femmes dans leurs rangs. Elles étaient gradées, elles commençaient avec le grade de lieutenant. Ces deux images souvenirs d'une époque particulière éclairent deux temps forts dans la vie de cette femme. La première (**document 21**) évoque un moment de repos, en forêt, avec son chien Dun (pour Verdun) et la deuxième (**document 22**), une scène d'intérieur, à son bureau, rédigeant lettres ou rapports. Elle est élégante dans son uniforme strict, le regard fixant l'objectif, elle semble très occupée si on en juge par les liasses de papiers, l'uniforme de chirurgien est pendu derrière elle, prêt à servir à tout moment. Il existe également des images (**documents 23, 24**) mettant à l'honneur cette femme-médecin. Elle a été nommée directrice de l'hôpital-école Edith Cavell à la fin de la guerre. Lors de l'inauguration, des discours, un banquet ont eu lieu. Mme Girard Mangin apparaît aux côtés de grands médecins, comme le professeur Hartmann, qui enseigne la cancérologie dans l'école, des personnalités scientifiques ici Mme Curie mais aussi des personnalités politiques, Mme Poincaré, Justin Godart. A la table d'honneur, on voit à gauche Nicole Girard-Mangin, à côté de Mme Poincaré et de Justin Godart, à l'extrême droite on aperçoit Marie Curie.

Pour terminer, on peut s'intéresser aux clichés concernant Marie Curie. Marie Curie, sur toutes les photos (**documents 25 et 26**), affichent une modestie à la fois

des vêtements et de l'attitude. Elle ne cherche pas à séduire, à impressionner, elle se présente de la façon la plus simple possible, révélant un aspect sérieux et réfléchi. Elle a souvent des attitudes de pédagogue, s'efforçant d'expliquer, de démontrer.

### **Conclusion**

Les femmes médecins sont extrêmement difficiles à suivre pendant le conflit. En dehors des moqueries grivoises ou/et misogynes du début du siècle, l'image de la doctoresse est absente du paysage médiatique. La guerre a mis à l'honneur les femmes dans le travail quand celui-ci permet de conserver les équilibres sociaux de l'époque. L'homme conserve les postes de commande, les responsabilités. Les paysannes sont surveillées et guidées par les aïeux, ou bien suivent (ou pas) les recommandations du mari appelé sous les drapeaux. L'ouvrière travaille dans de grandes usines ou des ateliers mais sous le contrôle des contremaîtres hommes. L'infirmière est l'auxiliaire dévouée du médecin homme. Seules les femmes médecins dérangent, irritent et agacent l'ordre masculin. Elles sont gommées, concrètement, elles sont reléguées à l'arrière, soignant les civils, et du paysage et médiatiquement, elles sont invisibles. On peut apercevoir aussi derrière ce partage de rôle une échelle de valeur liée à la guerre: les blessés militaires sont confiés aux hommes, cette souffrance est virile. Le grabataire âgé, la femme tuberculeuse, la typhoïde de l'enfant n'ont pas le même aura. Seule la docteure Girard-Mangin est visible, son courage est souligné mais elle est l'exemple même de la rareté. On se garde bien de montrer ces consœurs, responsables d'hôpitaux. Marie Curie est elle-aussi médiatisée, comme un être hors du commun, donc unique.

Quant aux écrits souvent misogynes, comme toutes les peurs, ils ne reposent pas sur un fondement scientifique ou rationnel mais s'appuient sur des préjugés, soigneusement entretenus par les institutions et par les femmes aussi. La femme médecin est inquiétante car elle est rare, elle ne fait pas comme les autres, elle dérange. C'est un élément de transgression. Elle concurrence l'homme et veut l'égaliser (ou le surpasser). Elle est autonome financièrement, elle est dans l'espace public où elle donne des ordres, prend des responsabilités. Elle met en danger la société car son univers n'est pas résumé par une vie de famille confortable et patriarcale.